Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 28

Artikel: La pluie à Paris
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190476

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tinelle extérieure n° 3 du poste de grand'garde n° 1. Je l'accompagnais. Le caporal de pose nous plaça au bord d'un ravin bordé d'arbrisseaux épineux.

« Attention, nous dit le supérieur, ne vous laissez pas surprendre ; il ne suffit pas de voir, il faut écouter, et au moindre bruit, pas d'hésitation : « halte ! qui vive ! »

La nuit avait étendu son voile noir sur l'immense place de Bière ; l'obscurité eût été complète si, par intervalles, un éclair n'eût embrasé l'horizon ; de larges gouttes de pluie tombaient rares sur nos « chapeaux de guerre » avec un bruit de baguettes sur une timbale crevée ; à nos pieds, l'abîme, au fond duquel murmurait tristement le Toleure ; un silence absolu régnait sur la plaine, où pourtant un bataillon se mouvait dans toutes les directions. Selon la règle, je m'éloignai à quelques pas de mon collègue qui s'était mis en observation en songeant à la recommandation du caporal : « au moindre bruit !... »

Après un quart d'heure d'une attente terrifiante, un formidable « halte ! qui vive ! » retentit, poussé par mon ami qui, sans aucun doute, venait d'entrevoir une patrouille. Je courus me placer à ses côtés, au moment où pour la troisième fois il répétait un « halte ! qui vive ! » plus accentué encore.

— Mais je n'aperçois rien, fis-je, après un moment de minutieuse observation.

— Si tu n'aperçois rien, moi, je ne suis pas sourd, répondit mon voisin ; il y a cinq minutes que j'entends *foutimasser* dans cette direction. Si ce sont des lascars qui cherchent à nous surprendre, ils se casseront le nez contre mon fusil ; « on est là ! »

Comme sœur Anne, ne voyant rien venir, je proposai à mon bouillant Achille de tenter une reconnaissance vers le mystérieux objectif.

Avec prudence,
Bien en cadence,
Sans bruit,
La nuit,

nous nous portâmes en avant. Jugez du délire qui s'empara de nos êtres lorsque, à la lueur d'un éclair, nous vîmes à trois mètres de nous une patrouille d'un nouveau genre qui s'approchait par bonds, sous la forme cônique d'un exemplaire de la *Tribune de Genève* que chassait le vent, et dont le frou-frou déferlant sur le gazon avait frappé l'oreille de la candide sentinelle en lui causant si grand émoi. Je n'insiste pas sur la description de cette scène du plus haut comique dont vous voyez suffisamment d'ici le typique tableau !....

— Ma foi, tant pis, fit mon voisin, en désarmant son fusil, c'est la faute au caporal si j'ai interpellé trois fois un journal qui passait, il a donné l'ordre « qu'au moindre bruit, pas d'hésitation, « halte ! qui vive ! » J'ai exécuté ma consigne, comme Landremol, à qui le capitaine avait formellement prescrit de ronfler !...

Deux concerts offerts par les recrues à leurs supérieurs ont joyeusement terminé cette école. La fanfare du bataillon 10 de Genève, habilement dirigée par M. Tierque, s'est montrée à la hauteur de sa réputation. Enfin, le colonel Coutau, après nous avoir témoigné sa satisfaction, nous a renvoyés dans nos foyers en nous souhaitant un bon retour. A quoi un soldat improvisateur a répondu :

Si les Français malins l'avaient pour la revanche,
Ils pourraient se passer
Du fameux Boulanger,
Car ils tiendraient alors le *Coutau* par le manche !

— Adieu le chocolat ! fit tristement le fils du Valais, en me serrant la main. Surtout, ajouta-t-il à voix basse, ne souffle mot à quiconque de notre mésaventure au service de grand'garde ; on se moquerait de nous.

— Un secret est un secret ! répondis-je à mon brave ami, tu peux compter sur une absolue discrétion, insistai-je en lui pressant les phalanges.... On voit que j'ai tenu parole !

H. D.

La pluie à Paris

Décidément, les parisiens s'amusent de tout. Ecoutez un peu ce que dit le chroniqueur du *Voltaire*, à propos des pluies persistantes de la saison :

« Je ne déteste pas la pluie à Paris ; elle ne ressemble pas du tout à la pluie de province. A Bourg, à Poitiers, à Amiens, à Alençon ou à Carpentras, la pluie est bête, triste, navrante ; elle fait des boues sales, épaisses et pousse à relever leurs jupes des femmes qui portent des bas de coton blanc mal tirés. A Paris, au contraire, elle a de l'esprit, elle est artiste ; elle tombe, légère, elle sautille, et chaque goutte, en touchant le sol, éclate joyeusement comme un pétard de feu d'artifice ; elle exécute des dessins sur les trottoirs bien balayés ; elle se forme en ruisseaux qui filent vite, comme s'ils étaient pressés ; sa boue vous mouchette de taches habilement disposées, à la façon d'un nouvel ornement. Ce n'est pas une grosse boue grasse et terreuse de province, c'est une jolie petite boue fine de capitale qui se répand en gerbes dont on dirait des gerbes de fleurs !

Si par bonheur une femme marche devant vous, comme c'est gracieux ! La Parisienne, qui a des bas pour la pluie tout mouchetés d'avance de dessins élégants, saute les ruisseaux d'une façon exquise ; elle a un vrai chic pour ne se crotter point, et passer, pour ainsi dire, entre les gouttes que l'on ne trouve qu'ici.

Et penser que pas un poète n'a chanté notre pluie à nous, la pluie charmeuse, la pluie de Paris !

La pluie, ici, est encore une occasion de triomphe pour le cocher de fiacre.

Immobile et calme sous le carrick à triple collet ou sous le manteau imperméable, il mène son cheval au petit trop. On le hèle, il ne répond même pas ; sa victoria est vide, mais il se donne la douce joie de regarder, du haut de sa grandeur, patauger ses contemporains ; on insiste, il ne tourne même pas la tête ; on le rejoint, on l'injurie, il vous jette un regard méprisant.

— Il fait le malin parce qu'il va en voiture ! clamait gavroche.

Après avoir ainsi flâné, en se moquant du monde pendant quelques heures, il se décide à faire sa journée ; il examine les figures et choisit ; il tâche

de trouver des courses peu longues et d'en trouver beaucoup ; mais il a le nez, il sait son client, il ne se trompe pas ; il s'arrête devant l'homme de son choix.

En venant au *Voltaire*, je suivais le boulevard, abrité sous un vaste parapluie, et j'observais un de ces curieux automédons. Il passa sans s'arrêter, devant un groupe d'Anglais, devant une demi-douzaine de promeneurs qui l'appelaient à tue-tête ; il arriva enfin jusqu'à moi ; alors il renversa les rôles, il me hèla :

— Eh, là-bas, m'sieu !

— Merci, je vais à pied.

— Mais non, montez donc ; je sais que vous n'allez pas loin.

— Je vous dis que je suis arrivé.

— C'est bien pour cela.

— Si vous tenez tant à charger, pourquoi depuis l'Opéra, refusez-vous tous les voyageurs ?

— Moi ? Parce que ça me fait rigoler de les voir se crotter !

La Grande-Chartreuse.

III

Nous passerons maintenant rapidement sur la description du monastère.

A droite de l'entrée dont j'ai parlé plus haut, se trouve un grand bâtiment qui sert de réfectoire et de dortoir aux nombreux mendiants qui viennent demander l'hospitalité à la Chartreuse.

Le cloître, qu'on aperçoit en entrant, a 120 mètres de longueur. Dans cet immense corridor se trouvent, à droite, les cellules des officiers de la maison, et, à gauche, la chapelle de famille, où chaque dimanche les employés et les retraitants assistent à la messe, qui est suivie d'une petite instruction.

Un peu plus loin, du même côté, se trouve l'église, divisée en deux parties inégales : la première est destinée aux frères ; la seconde, la plus grande, aux religieux de chœur. Deux tribunes superposées servent aux étrangers et aux domestiques

Viennent ensuite deux passages fermés par une grille : le réfectoire, également divisé, comme l'église, en deux parties, la cuisine, la dépense, et, au fond du corridor, la cellule du Père général et la bibliothèque.

Au premier étage se trouvent plusieurs chambres à coucher pour les voyageurs ; au second étage sont les cellules des retraitants.

Au fond de la galerie du premier étage, au-dessus du grand corridor, se trouve la *définition*, qui sert de logement et de salle de réunion aux Définiteurs. Tous les trois ans, les prieurs des autres maisons se rendent à la Grande-Chartreuse, où ils forment avec les religieux profès ce qu'on appelle le Chapitre général.

L'assemblée, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit, nomme une commission composée de neuf membres appelés Définiteurs, parce qu'ils définissent, c'est-à-dire qu'ils règlent tout ce qui concerne l'ordre. Ils nomment tous les officiers, qui ne sont élus que pour trois ans. Tout le temps que durent les travaux de cette commission, les Définiteurs n'ont aucun rapport avec le reste de la communauté. C'est un véritable conclave. Une fois le procès-verbal arrêté et signé par tous les Définiteurs, la cloche avertit les autres religieux, et toute la communauté se rend à la salle du Chapitre, où le secrétaire de la commission doune lecture du procès-verbal, qui devient la loi jusqu'à une nouvelle session.

A droite, un petit passage conduit à la salle du Chapitre général. C'est une immense pièce autour de laquelle sont rangés les portraits des cinquante premiers généraux de l'ordre depuis saint Bruno. Un peu plus bas sont placées les vingt-deux compositions de Lesueur.

A la snite de la salle du Chapitre, il en existe une autre plus petite, où l'on a continué la galerie des généraux de l'ordre.

Nous arrivons enfin au grand cloître, qui a 214 mètres de long sur 23 de large ; c'est là que se trouvent les cellules des religieux. Toutes ces cellules se ressemblent ; chacune se compose de deux pièces au milieu desquelles on a ménagé un petit cabinet de travail ; au-dessous, il y a un bûcher, un atelier et un petit corridor, et, à côté, un petit jardin que le religieux cultive à sa volonté. L'ameublement est des plus modestes : un lit garni d'une paillasse et de draps en laine ; une petite table, une chaise en bois et une bibliothèque.

Dans le grand cloître se trouve la chapelle des morts ; au-dessus de la porte on aperçoit un buste de marbre représentant l'image de la mort ; les colonnes et les ornements de cette chapelle sont en marbre noir, ce qui lui donne un aspect lugubre répondant parfaitement à sa destination.

A côté se trouve le cimetière, orné d'une grande croix en pierre que l'on aperçoit du dehors ; il est divisé en trois compartiments. Le premier renferme les tombes des généraux de l'ordre, surmontées de petites croix en pierre. Le deuxième compartiment est destiné aux religieux, et le troisième aux frères, ces derniers supportant de simples croix de bois sur lesquelles aucun nom n'est inscrit.

Presque en face de la chapelle des morts se trouve la chapelle de Saint-Louis. Louis XIII donna 30,000 livres pour la fondation de cette chapelle, à la charge d'y célébrer chaque année une messe pour lui et ses successeurs.

On prend ensuite un petit escalier qui descend à la bibliothèque, vaste salle divisée en trois parties et contenant plus de 15,000 volumes sur la théologie, l'histoire, les lettres et les sciences. Au fond se trouve la cellule du R. P. général.

Chaque année, outre les voyageurs et les pèlerins, qui ne restent qu'une journée à la Chartreuse, des hommes pieux ou des membres du clergé viennent y faire une retraite ; on s'adresse alors au père coadjuteur, qui vous fait donner une cellule contenant un lit, une table, deux chaises et un prie-Dieu.

On est obligé de suivre une règle commune assez rigoureuse.

Le règlement pour les retraitants est affiché dans chaque cellule. Le temps se passe en méditation, lectures, offices, etc., sans cependant oublier les trois repas maigres.

Pendant ces repas, chacun fait une lecture à tour de rôle et à haute voix ; le sujet de ces lectures est pris dans la *Vie des Saints*, l'*Imitation* et le *Nouveau Testament*.

Oscar MICHON. (*A suivre.*)

L'Anglais et lo Combî.

Du on part d'ans, lè Combî ont einveintâ per tsi leu onna carriére dè gliace. L'ont dâi lés que sont plieins d'édhie dein la bouna séson ; mâ quand l'hivai vint et que lo frâi sè met ein route, clliâo lés sè caillont et sè couvront de 'na balla gliace qu'a mé de 'na demi-auna d'épais, qu'on pâo allâ dessus sein couson dè l'épéclliâ, et qu'on lâi tapérâi mémameint avoué on batéran, qu'adieu po lâi férè lo perte.